

CARAVAGGIO,
LE DERNIER JOUR

L'auteur

Bona Mangangu passe son enfance et son adolescence à Kinshasa, au Congo. Contraint à l'exil, il renonce à ses études d'anglais à l'Institut pédagogique national.

En France, entre 1984 et 1991, il étudie les Lettres et l'histoire de l'art, la philosophie et les sciences de l'éducation.

En 2011, il obtient son diplôme de troisième cycle (Sheffield Institute of Arts) à Sheffield Hallam University.

Bibliographie

Ce que disent mes mains sur la toile, Paris, l'Harmattan, 2002

Et si la beauté de ce festin, Paris, l'Harmattan, 2004

Kinshasa, carnets nomades, Paris, l'Harmattan, 2006. (Coll. « Encres noires », N.273)

Carnets d'Ailleurs, Paris, l'Harmattan, 2008. (Coll. « Encres noires », N.303)

Hospitality Variations, Sheffield, Sheffield Hallam university press et Artelittera Paris, 2010

Father, Son and Holy Ghost, On the dissemination of the sensible, Sheffield Institute of Arts, 2011

Joseph Le Maire, Nerval.fr (Publie.net), 2013

On s'est déjà vu / olemme jo tavanneet / we have already met, ouvrage collectif, Bruxelles, Éléments de langage Éditions, 2013.

© éditions publie.net & Bona Mangangu

Coordination éditoriale par Isabelle Pariente-Butterlin et Jean-Yves Fick

Image de couverture : *La Mort et la Vierge* (Le Caravage), 1606

Dépôt légal : 4^e trimestre 2014.

ISBN 978-2-37177-442-1

© papier+epub, marque déposée publie.net

CARAVAGGIO,
LE DERNIER JOUR

Bona Mangangu



publie.net

*« Il faut des torrents de sang pour effacer nos fautes
aux yeux des hommes, une seule larme suffit à
Dieu. »*

CHATEAUBRIAND

Repères biographiques

28 Septembre 1571. Naissance à Milan de Michelangelo Merisi da Caravaggio, le fils aîné des époux Fermo Merisi et Lucia Aratori. Son père Fermo travaille au service du Marquis de Caravaggio, Francesco 1^{er} Sforza da Caravaggio, comme architecte.

1576. La famille s'installe à Caravaggio pour échapper à la peste.

1581. Les Pays-Bas poursuivent leur révolte menée depuis 1568 contre la monarchie espagnole. Au terme de cette révolte, sept provinces du Nord obtiennent leur indépendance en 1581 sous le nom de Provinces-Unies.

6 avril 1584. Début de son apprentissage chez le Peintre Simone Peterzano, à l'âge de treize ans. Le contrat indique que la famille s'est acquittée de la somme de vingt scudi en pièces d'or.

1588. L'Angleterre d'Elisabeth I écrase l'Invincible Armada de Philippe II.

6 avril 1588. Fin de son apprentissage, qui durera quatre ans, à l'atelier de Peterzano.

1588-1592. Il semble qu'il arrive à Caravaggio, près de Bergame, en 1588 à l'expiration de son contrat. Il y reste peu de temps avant d'aller à Venise. Caravaggio débarque à Rome à l'âge de vingt ans. Nous avons peu d'informations sur ses débuts à Rome. Baglione et Bellori, dans leurs biographies, mentionnent que dès son arrivée à Rome, il travaille dans divers ateliers dont celui d'un certain Lorenzo, peintre sicilien. Caravaggio occupe plus tard une pièce que lui laissera Monsignor Fantino Petrigiani dans son palais romain. Il y peindra la *Fuite en Égypte*, la *Madeleine repentante* et le portrait d'une *Gitane*.

1590. Décès de sa mère.

1593. Début de son apprentissage dans l'atelier du peintre Giuseppe Cesare d'Arpino, dit le Cavalier d'Arpin.

1595-1596. Signor Valentino l'introduit auprès du Cardinal Francesco Maria del Monte, homme pieux et cultivé, dont il devient très proche. Il réside dans son palais, le Palazzo Madama. C'est grâce à son aide qu'il obtient une importante commande pour la Chapelle Contarelli à l'Église Saint-Louis-des-Français. C'est également sous sa protection qu'il entre en contact avec le milieu intellectuel, noble et cultivé, lié au cercle ecclésiastique de Rome. Dans le palais de son protecteur

passionné de musique, il apprend à jouer de la guitare baroque et se familiarise avec d'autres instruments de musique. Il réalise deux scènes bibliques, selon le contrat, entre mars 1598 et avril 1599. *L'appel de Saint Matthieu* et le *Martyre de Saint Matthieu*. Le premier est prétendument refusé. Le second plaît à ses commanditaires. Les recherches récentes démontrent le contraire. Ce sont ses détracteurs, dont Giovanni Baglione son premier biographe, qui ont fait circuler cette rumeur.

1598. La Réforme protestante a donné lieu à une crise religieuse en Europe. Elle n'a pas été sans conséquence politique. Une guerre civile oppose les États catholiques et protestants, sur fond de complots. En France, l'Édit de Nantes met fin à la guerre civile et accorde aux huguenots la liberté de religion.

1600. Caravaggio réalise deux tableaux pour la chapelle familiale de Tiberio Cesari Santa Maria del Popolo.

Le 25 octobre. Première mention du nom de Caravaggio dans les registres de police.

1601. Le 7 février. Caravaggio se réconcilie avec Flavio Canonico, un capitaine des Gardes du Castel Sant'Angelo, après l'avoir blessé avec son épée.

1603. En août, le peintre Baglione assigne en justice Caravaggio, Orazio Gentileschi et Filippo Trisegni, tous peintres. Il assigne

également un ami proche de Caravaggio, Onorio Martino Longo (Longhi), architecte, pour diffusion de poèmes diffamatoires. Caravaggio est incarcéré le 11 septembre puis libéré deux semaines plus tard, le 25 septembre, grâce à l'intervention de l'ambassadeur de France. Il obtient du Gouverneur de Rome, qui l'a libéré, que lui et ses compères n'offensent plus Baglione, et qu'il ne puisse quitter son domicile sans une permission écrite du Gouverneur.

1604. Le 24 avril, pour une histoire d'artichauts cuits à l'huile d'olive ou au beurre, il agresse Pietro de Foseccia, un serveur à l'Osteria del Moro, une taverne près de l'église de la Madeleine. Le 20 octobre, il se retrouve à nouveau en prison pour avoir jeté des pierres sur des gendarmes et agressé physiquement l'un d'eux. Le 18 novembre, il insulte un caporal qui lui demande son permis de port d'armes.

1605. Le 16 février, suite à une dispute avec Alessandro Ricci pour une histoire de tapis, il porte plainte contre lui. Nouvelle arrestation le 28 mai pour port d'armes illégal, il est immédiatement libéré. Le 20 juillet, il agresse deux femmes et se retrouve en prison. Le 29 juillet, le notaire Mario Pasqualone, amoureux de Lena Antognetti, jaloux des visites répétées de cette dernière à l'atelier de Caravaggio, via del Corso, porte plainte contre lui pour coups et blessures. En effet, lors d'une dispute, la veille, le peintre l'a blessé d'un coup de poignard sur la tête, sur la Piazza Navona. Il fuit à Gênes pour échapper à la

justice. Il retourne à Rome le 24 août. Il se réconcilie deux jours plus tard, le 26 août, avec le notaire Pasqualone. Le 1^{er} septembre, plainte de son ancienne propriétaire au motif que le peintre aurait jeté des pierres sur ses stores vénitiens. Le 12 octobre, lettre de Fabio Masetti stipulant que Caravaggio aurait exigé de lui une avance de 12 scudi pour l'exécution de la *Madone du Rosaire* à Modena. Nouvelle lettre le 6 novembre. Il dit cette fois-ci que le peintre lui aurait réclamé 20 scudi pour la *Madonne des Palefreniers*. Cette même année, il peint la *Mort de la Vierge*.

1606. Lors d'une partie de jeu de paume, le 28 mai, un dimanche soir au Campo Marzo, Caravaggio tue un jeune homme originaire de Terni, son nom est Ranuccio Tomassoni. Caravaggio se blesse sérieusement lors de cette rixe. Onorio Longhi est présent, ainsi que son cercle d'amis fidèles. Le jour suivant, alors qu'il se trouve chez son ami, le poète Andrea Rufetti, il reçoit la visite d'un juge de la cour criminelle qui le questionne au sujet de ses blessures. Le 31 mai, il quitte Rome et se réfugie au domaine du prince Don Marzio Colonna, sur les Monts Sabine, pendant sept mois. Le 15 juillet, Fabio Masetti, dans une lettre, menace de ne plus accepter la *Madonne du Rosaire* si le peintre ne l'achève pas dans une semaine. En octobre il fuit à Naples. Il peint les *Sept Actes de la Miséricorde* et la *Flagellation du Christ*, la *Résurrection du Christ*, le *Reniement de saint Pierre*, la *Crucifixion de saint André* et *Saint François*. Il y séjourne en attendant une grâce du Pape.

1607. Séjour à Malte. Il peint deux portraits d'Alof de Wignancourt, *La décollation de Jean-Baptiste, Saint Jérôme, Marie-Madeleine* ainsi que *Cupidon endormi*. Deux lettres datées du 26 mai et du 20 août indiquent que des négociations sont menées pour obtenir son pardon.

1608. Le 14 juillet, il est fait chevalier « *de gratis* », Cavaliere d'Obbedienza, de l'Ordre des Chevaliers de Malte. Début automne, il se dispute avec l'un de ses supérieurs, sans doute pour avoir séduit un jeune Chevalier ; il est mis en prison. Il s'en échappe le 6 octobre grâce à quelques complices, et se retrouve à Syracuse, en Sicile. Le 1^{er} décembre de cette même année, un jugement est prononcé contre lui pour avoir désobéi et s'être échappé de prison. Il est exclu de l'ordre de Malte. À Syracuse, il peint le *Martyre de Sainte Lucie*.

1609. Fin 1608, début 1609, il quitte Syracuse pour Messine. Il est sous la protection de la famille Lazzari. Il y peint la *Résurrection de Lazare* et une *Nativité* pour l'église des Capucins. En été, il se rend à Palerme. Le 24 octobre, il regagne Naples. Il n'a toujours pas obtenu le pardon du pape. Lors d'une rixe devant une taverne, il est gravement blessé au visage par des inconnus, sans doute ses ennemis, nombreux, qui attendaient une occasion pour en finir avec lui. Les rumeurs se répandent partout, jusqu'à Rome, qu'il est décédé des suites de ses blessures. Son séjour à Naples durera huit mois. Il porte de larges cicatrices au visage. Il n'en peut plus

d'attendre la grâce du Pape. De Naples il espère retourner à Rome, clandestinement.

1610. Le 9 juin, il embarque sur une felouque, muni d'un sauf-conduit du Cardinal Gonzague. Il n'arrivera pas à destination puisqu'il est arrêté par erreur par des gardes-côtes espagnols à Porto Ercole, alors enclave espagnole. À cause de ses balafres au visage, il est pris pour un brigand qu'ils recherchaient. Il est mis en prison. Il en sortira quelques jours plus tard, malade, affaibli par le paludisme et la chaleur. Caravaggio meurt le 18 juillet, à Porto Ercole. Rome apprendra sa mort définitive entre le 29 et le 31 juillet, en même temps que le pardon que le Pape lui a finalement accordé. Parmi ses affaires que les gardes-côtes espagnols restitueront, un *Jean-Baptiste*, qu'il gardait toujours sur lui, en mémoire de son père, Fermo Merisi.

Les vers en italien sont extraits des Motets et Madrigaux de Carlo Gesualdo Da Venosa (1560-1613) prince et musicien, contemporain de Caravaggio. Certains noms et mots en italique sont les titres de ses œuvres peintes.

Remerciements

À Jean-Louis Kuffer qui a aimé et soutenu ce livre sur
manuscrit.

À Isabelle Pariente-Butterlin et Jean-Yves Fick pour leur
lecture exigeante et généreuse. Qu'ils trouvent ici toute
ma gratitude et mon amitié.

Avant-dire

Porto Ercole, le 18 juillet 1610. Deux forteresses construites par les Espagnols au xv^e siècle sur le Monte Argentario se font face, dominées par la mer : Fort Filippo II et la Rocca. La vieille ville à flanc de colline exhibe ses ocres, ses anciennes bâtisses, ses ruelles fleuries. Sur une plage déserte de la côte toscane, Caravaggio parle, seul, au seuil de la mort. Oublions sa langue pâteuse, ses emportements. Le vin qui coule de ses mots a suri. Mélange de sang et de sueur. C'est un tremblement de chemins inachevés que les replis de la mémoire dévoilent.

Chimères, souvenirs et regrets se mêlent dans un vain combat sans relâche, sans répit. Cherchez le sel du repentir du côté des larmes, l'apaisement au sein même de la cruauté. La rose fanée est dans sa paume, serrée, au-delà des souvenirs. L'homme est sans défense, ses jambes ne le portent plus. Seule sa parole fait barrage contre l'abîme. Il entend des voix, ouvre la bouche, bégaie des mots hasardeux, insensés : il délire. Il a des visions fantasmagoriques. Ce sont les mots du rivage ; le rivage où se dénoue un destin singulier.

Par moments, une lueur, une joie montent à l'assaut du chagrin, du désespoir, aussitôt obscurcies par un soleil noir. Tel gouffre amer nous interpelle, de loin ou de près. Tel autre est plein de silence. Les oiseaux du large le hantent. La soif de vivre éclaire encore son visage. Et pourtant, c'est déjà l'adieu aux saisons changeantes. C'est l'accueil de la saison immuable, l'éternité, ouverte aux échanges, donnée aux effluves suaves, infinies. Il laisse venir à lui ses souvenirs. En fabriquant sans relâche un foisonnement d'images corrompues par le réel, des rêves avortés, il déroule un long fil sur la peau amincie de l'espoir. Il aimerait, réprimant ses sanglots, que toute sa vie s'y contienne, mais le fil fragile est rompu par la fièvre, le doute, l'angoisse. Ses forces sont à bout. Résigné, il attend l'heure ultime. Alors, il cherche un peu de tendresse dans ses images floues que le temps a corrodées, et dans lesquelles siègent, irréconciliables, un peu de mélancolie, un peu de gaîté, beaucoup de joie. Son cœur demeure endigué d'amour malgré le mascaret de la mémoire auquel il résiste faiblement.

Tout en lui et autour de lui semble défait. Blotti dans sa couverture d'écume, ses mots éclatent comme des bulles. C'est un lent et progressif détachement vers l'irréversible. Il est sujet à des perceptions erronées, à des hallucinations constantes, à cause de la malaria. Comme il semble plongé dans un état d'exaltations magiques, les mots et les images perdent parfois leur objet, leur sens. L'homme nous entraîne vers un monde presque irréel, vers des

voies inconnues. La porte de deux rives cède, la passerelle s'écroule et laisse entrevoir des paysages étranges, sans partage, des couleurs, une lumière d'outre-tombe. C'est un flot de sons, de mots, d'images et de sentiments divers qui dévale de Bergame à Malte, en passant par Rome, Naples et Palerme, comme un torrent boueux emportant dans un même tourbillon ses amours, ses joies et ses peines, sa foi et la précarité de l'être. Lorsqu'il parle de liberté, de la mort ou d'espérance, la vérité des mots n'est pas dans le discours, elle est dans l'instabilité du récit. Elle est innervée dans la matière même de ce qui en train de s'échapper : son souffle labile, aérien, insaisissable. On le croit ici, dans le fil du récit. Il est déjà ailleurs, dans ses hallucinations. C'est un chant singulier. Un chant de lumières et de ténèbres, mais aussi d'amour, empreint de forte religiosité, car l'on vit une période de grande ferveur politico-sociale et religieuse. Nous sommes dans une donnée historique particulière, un tournant. Rome répond puissamment à Luther, par le biais des œuvres d'art commandées aux grands artistes de l'époque. Le Baroque gagne certaines villes du Sud et du Nord de l'Europe. La Contre-Réforme s'organise pour empêcher les fidèles de répondre aux appels de ceux qui tiennent les rênes au Saint-Office. L'Inquisition dérouté certains esprits. La parole dominante est dans la bouche des puissants, du clergé, de la Curie romaine. Les hérétiques et les penseurs, comme Giordano Bruno, défendent leurs idées

au grand jour ; ils seront conduits au bûcher. D'autres se cachent pour ne pas subir le même sort.

Caravaggio se tient seul, au bord du vide. Sur ses souvenirs que la mer dernière vanne, l'écume du vrai triomphe de l'hypocrisie, de la foi aveugle. La sincérité de l'homme déborde son courage, son talent. Ses souvenirs chemineront lentement comme un fleuve, au plus profond de l'oubli, s'abîmant au plus secret de la chair du monde. Par l'éclat du verbe, son âme en perdition y puise ainsi le limon de ce qui ne meurt, ce qui résiste à l'usure du temps. Ses œuvres sortiront de leur sommeil profond un siècle plus tard animées d'une existence propre, gonflées de sève et de vitalité nouvelles. Elles arriveront jusqu'à nous étonnamment jeunes, presque intemporelles.

En effet, dans les années 50, l'historien d'art Robert Longhi, à la suite d'une exposition à Rome, dévoilera aux nombreux amateurs d'art l'œuvre de Caravaggio dans sa grande diversité et dans sa richesse. Dès lors, l'homme et le génie sortiront de l'oubli. Les critiques viendront frapper à la porte de l'Histoire avec un regard neuf, lavé de toute considération antérieure. Son art, dans la grâce des contournements, dans les frémissements des marges d'où s'élève une faible lumière lorsque se retirent les ténèbres, répondra, extrait des éboulis du temps, avec une insolente vérité, une incroyable jeunesse.

Notre regard sur son tempérament porté à la cruauté, à la colère s'atténue en face de cette œuvre protéiforme.

Ses contrastes d'ombres et de lumière, jetés à la face des hommes, bouleversent dans leur vérité immédiate, sans tricherie, nue. En vérité, ce sont nos ombres, ce sont les reflets de nos vies, exposés à la lumière d'un esprit tourmenté, un rebelle, dirions-nous aujourd'hui, qui aspirait à une sorte d'élévation. Somme toute son génie est dans son œuvre, non dans ses turpitudes. Lorsque les mots surgissent, celui que l'on tente de distinguer couché sur la grève, dans l'éclat du jour, a déjà tourné le dos à la mer, à la vie, au monde des hommes. Le poète nommera le cri ultime, nous en saisirons les traînées lentes dans le suaire du sable de la Feniglia, la plage de Porte Ercole. Paroles du couchant, pénétrées de vérité et de foi profondes. Paroles de mourant ou simples panaches d'écume ? Parler pour parler est la seule délivrance, nous dit Novalis. Words are all we have, enchérit Samuel Beckett. Alors, toute expiation est affaire de voix, de souffle, de rythme. Le poète lui concède un cri étranglé dans la gorge du temps.

Qui parle ici réellement, dans cette agonie lente ? Il arrive parfois que des voix souterraines se fassent elles aussi entendre, elles s'expriment en idiome, voilé de mystères. C'est la parole dans toute sa singularité, dans toute sa déchéance, mais aussi dans toute sa splendeur. L'homme dans cette agonie goûte, malgré tout, l'humus de la bonté, de la paix, de l'amour sans rien céder de sa lucidité, parfois de sa méchanceté.

C'est une voix tantôt pleine de hardiesse tantôt douce, bien qu'éprouvée par la lutte que le corps doit soutenir pour résister contre la fièvre. Est-ce lui, est-ce un double, est-ce le grondement des vagues ou l'inconnu d'un temps incertain ? C'est un corps noyé dans les saisons hasardeuses de l'exil. Il marche avec son seul regard perdu sur les ondes diaprées. Il s'arrête souvent, écoute les ombres du passé avant de s'écrouler. C'est une seule et même voix errante, mêlée aux ombres, qui tente de le réconcilier au monde. Sa cruauté devient parole, sa rébellion, dite. Car, plus rien ne console cette vie tôt placée sous le signe distinctif du départ ; signe pressant et obsédant, sans possibilité de répit ni perspective d'arrivée. Les vagues dernières viennent mouiller ses membres raides, les grains de sable dans ses yeux brouillent la vue. Et sa voix, brisée, tourne autour des ruines du langage que la raison a désertée ; son moyeu est essoufflement, son timbre est tragédie.

Ni l'un ni l'autre ne la sauvent du désastre. Sa résonance est plaintive, quasi douloureuse. Elle s'interroge sans aucune chronologie, sans point d'appui, vaincue. Donne-t-il de la voix pour s'apaiser sur le seuil de celui qu'il appelle l'Élu, là où on ne verrait que renoncement à sa cruauté légendaire ou absence de toute rancune, il avance à reculons, pourfend ses détracteurs, se donne des airs convenus, et plane vers des altitudes incompréhensibles du langage. Il n'échappe pas à sa condition de mortel, à ses blessures intimes. Il n'échappe pas à l'amour, ce qu'il

appelle le principe ultime. C'est un déroulé de paroles sans ordre apparent, émaillé de chutes et marqué par des ruptures successives. Il ne lui donne pas d'échapper à la violence, presque au délire. À la table du renoncement, le silence est parfois un hôte encombrant. Il l'accueille en le maudissant. Il le repousse en l'invitant à nouveau. Un chemin sans nœud se dévoile au bord du néant, à l'arrière- saison de tous ses vœux. L'attente d'une grâce se fait chahuter par un tourbillon de questions. Les cris de douleur sur les chemins d'exil sont une mise à l'épreuve de ses propres facultés d'espérer, de juger. L'amertume s'écrit désormais sur l'apparence des faits. Elle s'écrit sur les lèvres noires de sa révolte, sans conséquence. Sur cette plage déserte, la faucheuse rôde. Et l'espérance, seule admise au cœur de l'être, frétille sur la peau amincie du doute, jusqu'à l'ultime battement de cœur. Douce odeur de pluie aux parfums de toutes nos enfances.

Quand l'heure de la délivrance approche, l'assassin s'est presque adouci, l'homme est habité par une foi surprenante, presque inquiétante. L'unité entre les douleurs physique et morale s'établit, les larmes servent de trait d'union, et les mots d'apparat. Le silence, bien qu'encombrant, est ce qui permet de maintenir l'équilibre entre les deux orbites. Toute errance est fracture, l'homme en ressent la fragilité. La mort est halte, il en goûte le repos. Mourir n'est rien d'autre que désapprendre à souffler sur la cendre de la vie. Mais cette mort-ci déconcerte en tant

qu'elle interrompt le peintre dans son projet d'étendre sa vision aussi loin qu'il la rêve. À l'aube, il se taira à jamais, enseveli sous la blancheur du vide, il ne saura pas que le Pape l'a relevé du bannissement en lui accordant son pardon. L'artiste est entré dans la postérité, l'éternel exilé est arraché de Rome, sa ville tant aimée. Alors, sans feu ni lieu, il a su édifier sa propre demeure : il habite désormais ses œuvres.

C'est désormais à travers sa peinture qu'il faut voir la grandeur de l'homme, son profond humanisme, sa religiosité : la passion de toute une vie. C'est une grande œuvre de liberté. Une part significative de sa vie est entachée d'ombre. Malgré tout, il a su trouver sa voie dans l'insubordination, hors de l'art officiel, des sentiers battus, des règles imposées. Il nous lègue des sources vives où nous pourrions puiser de nouvelles lumières sans nous égarer sur les chemins du jour. La clarté de l'être, la profondeur de l'homme, la lumière et la beauté de ses œuvres sont là, profondes, troublantes, parfois sereines. Elles s'imposent sur nos chemins de connaissance. Le silence puis l'oubli qui ont recouvert la disparition prématurée du peintre ainsi que la redécouverte tardive de sa peinture, deux siècles plus tard, c'est l'une des ressources cachées des dieux. Qui en décrypte le sens véritable se rapproche, à coup sûr, du noyau germinal de la Création.

« Imaginons. C'est ce que sont toujours obligés de faire les historiens. Leur rôle est de recueillir des vestiges, les traces laissées par des hommes du passé [...] Mais ces traces sont légères, discontinues. Sur elles, une armature peut être bâtie, mais très frêle. Entre ces quelques étais demeure, béante, l'incertitude. »

GEORGES DUBY

Voie étroite pour un mystique

Caravaggio parle, sa voix est éraillée, faible, mais n'a pas perdu de sa vigueur.

Quel est donc ce chant ? Mon amour m'a longtemps abandonné, il a disparu ; mais je sais qu'il n'est pas mort. Qui chante donc ? Est-ce toi *Bacchus* ? Je serais tenté de le croire. Mon corps s'endort, affaibli ; il se meurt. Plus de tentation pour ta coupe des libations, ton vin ambre. Même si je brûle d'une soif à jamais inassouvie.

Comme la mer est bleue, pâle, presque blanche. Mon effort se borne à quelques pas dans le sable que le vent se charge vite d'effacer. Mes bras n'ont plus grand force, et mes pas sont lents. Je pivote autour de mes ruines sans atteindre le cœur de la flamme qui brûle, sous l'herbe grise. Cette plage, couverte de coquillages, est triste. On dirait une table ouverte à la fin du banquet des mendiants.

Me voici au bout du chemin occupé à ressasser, par pure nostalgie, ce que les années d'exil n'ont pu effacer. Des joies, des drames, des amours. Une vie. Ma fougue

est brisée. Mon orgueil est intact. Les nappes de poussière sont dépliées pour l'accueil du vent, à la fin des noces pauvres. La mer est mon geôlier, la mer est ma liberté. Son souffle, la veilleuse de mes cris ignorés des mortels. Vers qui un mourant pourrait-il se tourner pour entrer en paix dans les confidences de l'Élu ? C'est une affaire de pas, de rythme. C'est une affaire de souffle. Mes gestes sont désespérés, mes mouvements sont limités à l'espace étroit que m'assigne cette maudite fièvre. Les forces du corps dérivent peu à peu vers leur nuit. C'est l'été, les jours sont longs, les flammes du soleil brûlent l'air, les rochers, les touffes d'herbe. Les églantiers et les arbousiers ont soif, ils descendent jusqu'à la mer pour boire.

Il fallait que Rome fût à la mesure de mon orgueil afin d'entamer ma soif de retour, de ma nostalgie. J'erre, immobile, soumis aux exigences de la solitude. J'erre à la merci des vents ligurie et corse. Les grandes serres invisibles de la mort se saisissent de mon corps comme d'une proie, le secouent et le laissent au milieu du néant. Le halo d'une voix inconnue fait trembler le feston d'écume, les plis de la mer, les lambeaux de mes souvenirs. Il dépèce le silence puis s'abîme dans le grondement des vagues. Je parcours d'un œil éteint la ligne du rivage ; elle demeure figée. J'avance à nouveau vers ce chemin étroit qui m'a déconstruit. Des noms, comme des graines, s'évident à chaque pas, à chaque souffle. Le miroir de l'enfance est tendu par le regard des autres, ceux que j'ai connus.

J'y reconnais mes amis, mes ennemis, mes protecteurs. Par cette voile de beaupré, j'entrevois aussi le visage de Celui qui est : l'Aimé. Il se montre à peine, se laisse deviner, ne dit un mot.

À Malte, les rumeurs en provenance de Naples sur ma disparition annoncée enflaient puis se dégonflaient comme baudruche à la lisière de mon indifférence. Je luttais, à mon corps défendant, palette à la main, afin de saisir ce qui tentait de s'échapper. Les contrastes d'ombre et de lumière. Caresser la pulpe de l'instant, sentir le grain de la toile, d'abord légèrement, puis par à coups brusques. Avoir l'infini comme perspective dans un regard, un geste, une posture, voilà ce qui importait.

Alors, peu à peu la surface de la toile se donne, en offrande silencieuse. Telle peau s'apprivoise heurt après heurt, par détours. Son or est recevable. Telle autre se révèle d'emblée, sans effort. Sa carnation est au-delà des formes convenues. Un peu de terre d'ombre pour atténuer sa blancheur. Les mains du saisissement remontent des ténèbres vers la lumière, modèlent les surfaces planes, puis accentuent les accidents, les rebondis, les aspérités. Elles cherchent des corps à venir, des peaux à sentir, l'harmonie à venir. Aucun repos n'est toléré. Tout est turbulence, arrachement au-dessus de nos forces. Mille choses mettent en danger, émeuvent. La peinture surprend, elle invente son propre langage. Les mots échouent parfois en voulant tout décrire, là où la peinture immédiatement donne,

sans intermédiaire, des sensations vraies, tactiles, inouïes. Progressivement les couleurs, auxquelles se mêlent des voix inconnues, nous font, nous transforment au-delà de toute espérance. Elles révèlent l'inconnu et mènent vers le connu en scandant la joie de la révélation. La joie d'être au monde. Une épiphanie.

*

La nuit se mêle au jour. Une clameur s'abîme au cœur des veillées, sans sentinelles. Quoi ! c'est le chant d'un monde intérieur qui se défait. Des chemins de cristaux s'ouvrent sur la mer étale. Les rayons de soleil glissent sur la palissade de l'aube et caressent les méplats des falaises, l'herbe sèche, les rochers. L'Aurore destine son safran à l'Élu, aux noces de feu dans la forge du temps.

Le petit matin de juillet offre ses blancs baisers aux falaises, aux barricades de la mer. La lumière du jour pèse l'exakte clarté dominant sur les montagnes, les cimes des arbres, et la distribue dans les vallées toscanes. En la dilapidant sur les plaines, elle se colore d'émeraude. Une rougeur monte doucement de l'horizon, comme une passion naît sur les joues chastes d'une épousée. Les formes du lointain pays de mes songes se profilent : ocres, vineuses, roses. Le tremblé des feuilles d'olivier m'émeut. Toutes mes pensées convergent vers toi, Ô Rome !

C'est bientôt l'éclat du jour dans sa morne décadence. Les gardes m'ont abandonné ici, sans eau ni nourriture. J'ai soif. Comment accéder à la source d'une ravine qui serpente dans les maquis, dans les fentes des falaises, là, à claire-voie. J'attends des corps, j'attends mes amis sans les attendre. Les corps ne se livrent toujours pas, les amis sont absents, les voix manquent. J'en suis encore à tâter les voies de la conscience où ombre et lumière dialoguent, non en opposition constante, mais en ailes ouvertes pour l'envol de la beauté. Je pense à tout ce que j'ai accompli. Par ma fougue rebelle, j'ai réussi à fendre les plis du temps pour découvrir la fracture du réel, ses fragments, ses miroitements. Ma peinture se traduit en langage simple, clair, certes dramatique, cependant j'aimerais qu'elle soit accessible à tous.

Le trait d'union entre le projet, l'imagination et la sensibilité, c'est le temps d'accueil. L'espace du recevoir est en nous. Et apprivoiser ce qui se conçoit est une affaire de risque, de stratégie, prolongée par la main de celui qui crée, soutenue d'audace. La main qui reçoit, dessine et peint est la même main d'approche entraînant tout le corps, l'esprit, la matière sensible vers l'inconnu, l'invisible. Peindre, c'est se tenir dans l'intimité de Dieu, en état de réceptivité permanente, en disposition d'accueil. Dès lors, l'accompli précède l'étonnement. Il révèle. Et l'innocence, à rebours, se restaure par une maturation lente. Quelque chose de miraculeux surgit, le regard s'y

pose, serein. Les énergies se diffusent, trait par trait, ligne par ligne, nuance après nuance ; le rythme est soutenu par le souffle du corps, maîtrisé. Peu à peu l'esprit quitte les rivages de la barbarie, l'homme se révèle à l'homme, son prochain, son autre irréductible, par le truchement de ses œuvres.

Et l'on chemine vers les contrées nobles de la création. Les berges s'abordent les yeux ouverts, les yeux fermés, à travers le voile du réel. L'humain se dévoile-t-il dans sa pauvreté nue, cependant des traits de la conscience nous échappent encore. Contemplation et action : fleurs de l'immédiat. Création et partage : fleurs d'aujourd'hui et du lendemain. Un possible à jamais renouvelé, un possible à portée de main et de cœur. Si j'en retire un accroissement de liberté, de bien-être ou d'insouciance, quand bien même les forces d'anéantissement prolifèrent autour de moi, si j'arrache ma liberté, si demain je la conquiers pleinement au prix de tant de sacrifices, ce ne sera pas uniquement pour moi, tout seul, mais pour nous tous. Si je m'engage, si je marche, c'est à la rencontre de l'homme. J'ai longtemps observé la nature. Elle ne cesse pas de nous parler, nous ne l'écoutons point assez. J'ai longtemps observé les visages, scruté les traits, les contours. Ils ne cessent de m'intriguer. Saurais-je les lire vraiment un jour ?

Les couleurs n'en ont pas fini avec moi, avec mon intériorité ; elles brûlent, elles interrogent. Il serait vain de ne pas reconnaître leur force. Elle consiste à me révéler

une terre promise à l'étonnement, à la sensation, à la fraîcheur. Je voudrais reprendre mes pinceaux, dialoguer avec les couleurs sur la toile ou sur le mur d'une chapelle. Il demeure en moi une fureur sacrée, non pas pour rivaliser ou m'opposer à l'œuvre de Dieu, mais pour la prolonger, l'accomplir.

*

Je pense à toutes ces années de création. L'amitié éphémère des Chevaliers noirs de Malte, au début, respirait la chaleur des instants, presque le bonheur permanent. Tout appelait à l'abandon. Il n'était question que d'amitié, prétexte aux épanchements diffus. Alors, je me laissais vivre en me recréant sans cesse dans la rigueur d'une vie quasi monacale. À Rome ou à Naples, de mes moments de solitude, face à l'inconnu, naissaient des lueurs sur les fresques, les retables, les toiles. Les commandes affluaient. Chaque jour, j'étais soumis aux exigences des œuvres à réaliser, cependant tout était relâchement, indolence et volupté. En ma jeunesse romaine, toute velléité de compromission était proscrite, place à l'action et aux plaisirs. Ma jeunesse ne se privait guère d'excès, parfois jusque dans les abîmes du mal. Elle affirmait son appartenance au mouvement compulsif du corps, exhortant mes amis aux plaisirs de la vie nocturne. En elle se dessinaient les traits de ma profonde liberté.

À Malte, au contraire, tout était rigueur, discipline et observation des règles établies par l'Ordre. À seulement considérer leurs toges noires, je comprenais que la piété avait expulsé de leurs cœurs, de leur château austère les lueurs de la raison pratique. Je l'acceptais, j'étais croyant, à ma façon. Chaque matin, mes mains accueillait une prière, mon cœur chantait une louange, puis ma bouche se taisait pour des œuvres hautes à accomplir, dans mon atelier. Je ne renonçais pas au monde. Je l'accueillais, en dépit de mon enfermement.

Le cœur à l'ouvrage, mon corps faisait de la peinture un réceptacle de lumière. Je m'y réfugiais, sans plaintes, armé de mon seul regard et de ma seule conscience que rien ne troublait. Un commerce intérieur avec des forces supérieures. Appuyé sur ces ressources, je m'élançais, comme l'aigle dans la profondeur du ciel. Les plaisirs de Rome et de Naples s'éloignaient peu à peu dans mes songes, mouraient parfois dans un fleuve sombre. Je transformais, dès lors, mes moments d'ennui en rêveries actives, en méditations sur le but assigné : la création. L'imagination, la mémoire et la sensibilité faisaient le reste. Des visages, des corps et des paysages neufs se dévoilaient sur mes œuvres. Au fil des semaines et des mois, l'île ne s'accordait plus à mes aspirations, aux bruissements de mon intériorité. J'étais contraint de faire des concessions, des choix difficiles. En somme, nous vivions dans un beau malentendu. Les Chevaliers voulaient mes œuvres en

me promettant l'éternité. L'amitié, la protection et l'asile, c'était un prétexte fallacieux. Ils ignoraient tout de mon voyage dont l'unique motif était de me faire chevalier afin d'être éligible à ce que mon premier mentor, le *Cavalier d'Arpin* avait refusé de m'accorder, à cause de mon rang social : un duel à Rome.

Malte. Savez-vous à quoi ressemble ce bout de terre perdu au milieu de la mer ? Lorsque j'y pense, je me demande ce que j'y suis allé faire. Les vents répétaient les mêmes airs, les mêmes plaintes, les mêmes ritournelles. Au pays de pierre et de vent, je guettais un chemin de nuit par-delà les remparts du château Saint-Ange de La Valette où j'étais enfermé à cause d'une dispute avec le Cavalier Giustitia. L'appel de Rome et de ses jouissances, sa spirale de jalousies, ses nœuds de passion, plus forts, plus denses ; tout m'habitait à nouveau. Un rien soulevait des élans contraires. La mer, saturée de bleu, accentuait tous les jours mes intentions d'évasion. Reclus, soustrait aux tendresses de la nuit, je comptais les secondes, les heures, les semaines. Ne m'ouvrant à personne.

Je rêvais aux hirondelles, aux étourneaux qui noir-cissent le ciel de la Ville éternelle, à l'automne. Je rêvais à l'étreinte de Rome, à son haleine d'aubépine au printemps, aux parfums de lys. Je rêvais au soleil de mai, sous la tonnelle de lilas, sur ma terrasse. Je rêvais aux marches bleues d'Ostia, à ses senteurs capiteuses. Je rêvais aux filles des sources de Trastevere, mes compagnes de nuit, les filles

du plaisir, aux filles des sources du quartier des Ortacci. Je pensais aux joueurs du jeu de paume, aux musiciens, aux garçons à la peau de nacre, aux poèmes d'Andrea. Parfois, de mon atelier ensoleillé, j'écoutais, distraitement, les credo, les oratorios et les prêches qui s'élevaient des églises, comme pour faire trébucher le désespoir sonnante faux dans la bouche du Diable, ses tours de malice. Du cœur des hommes et des femmes jaillit une sorte d'exaltation mystique, toute puissante, vouée à dévaluer la monnaie du Malin. Et l'espérance est un furet, elle court. Elle résonne, dans son infinie clameur, dans la bouche du cardinal, du prêtre, du moine, des carmélites, de clocher en clocher, jusqu'aux chapelles perdues dans les faubourgs. Partout les architectes bâtissent des lieux de culte, les hommes se prosternent, prient à genoux. L'œuvre de l'apôtre Pierre triomphe, et c'est sa grande victoire. En face d'une telle ferveur que la foi accroît, le Diable se sentant désemparé, fourbit d'autres armes, acère ses crocs pour faire trébucher la foi, l'espérance.

Alors que la ville aux sept collines exaltait la foi religieuse, je rêvais à mon duel avec Giuseppe Cesari dit le Cavalier d'Arpin. Malheureusement, lorsque je suis revenu discrètement à Rome, avec mon titre de chevalier de Jérusalem, afin d'en découdre avec lui, c'était trop tard. Il agonisait, le bougre.

L'ambiguïté de l'ordre militaire et religieux de Malte est peu connue. Il faudrait le faire savoir. Inutile, le crier

haut et fort ; vain, la combattre. Juste une chose. Les Chevaliers tremblent-ils de piété devant la sainte Croix au pied de l'autel pendant l'Office du matin, ils se prosternent, baisent le crucifix, et s'en vont méthodiquement confondre et faire trembler, par la terreur, ceux qui ne suivent pas leurs préceptes, leurs dogmes, leurs diktats. Tous ceux qui ne se soumettent pas à leur Loi. La damnation, le bûcher, ils n'ont que ces mots-là à la bouche. Au nom de qui parlent-ils ? Aussi faudrait-il le rappeler, l'hypocrisie, au cœur d'une âpre piété, mimait un chemin de foi pénétré du mystère de l'infini. Et pourtant, rien pour atténuer ma soif d'amour, de liberté, ma foi, fût-elle au prix d'une vie sacrifiée. Toutefois, dans le chaos des gestes, dans l'imprévu confus du quotidien, je ne négligeais pas mon travail, la recherche méthodique d'une sorte d'idéal loin des contraintes dogmatiques.

Il m'appartenait, là comme ailleurs, de ne pas laisser brider mes élans de liberté, ma fougue rebelle, mes convictions profondes. Il importait, c'était impérieux, que cet idéal ne fût pas battu en brèche. Debout avant l'aube, apprenais-je patiemment à me connaître en me dérochant sans cesse au goût de la grandeur, sans admettre un seul instant toute forme de médiocrité. La grammaire d'une technique nouvelle prenait forme : l'alliage de l'ombre et de la lumière.

Tributaire du temps immobile de l'île, habité d'une ferveur grande, le feu intime de la création se ranimait

à petites flammes. Et les recoins obscurs de l'homme se découvraient aux douceurs de l'aube. Aux rayons de l'astre caressant les alvéoles de mon atelier, mon petit monde clos chantait en silence. La brume se levait et découvrait les vieilles barques des pêcheurs amarrées au port de plaisance. Le soleil embrasait les cœurs des lève-tôt. Sa lumière réveillait les sternes et les goélands alertés par le brouhaha des matinaux. Aucune agitation, aucun trouble dans cette lenteur, cette monotonie des gestes. Uniquement la gaité enfantine des matelots s'apprêtant à quitter le port.

*

Sforza Colonna avait promis de venir me rendre visite, il n'est pas venu. L'île renaissait de son bleu, répétant les mêmes gestes, les mêmes ritournelles apprises depuis des millénaires. Les lueurs or et argent remuaient doucement sur le débarcadère. La brume, au milieu de la mer, s'effilochoit au fur et à mesure que le vent balayait les vagues. Mes espoirs de liberté s'amenuisaient en même temps que grandissait ma solitude. Bien des choses restaient à découvrir, la beauté de l'île, l'aménité de ses habitants, l'hospitalité des gens de Lorraine installés ici. Une fois encore, mon destin sera soumis à des vents capricieux, aux humeurs vagabondes d'Alof, au seul vouloir de mes hôtes, à l'Ordre de la « *Sacra Religione* ». Tous jours, je